

## **Louise Bazin – 27 ans – Blanchisseuse spirite**

*Je voudrais que cela cesse. Car tout est de ma faute.*

Tout a commencé dans la nuit du 17 au 18 janvier 1932, quand les occupants de la **Pension Saint-Sauveur** m'ont découverte en sanglots dans la **chambre 3**, mon mari gisant sur le lit, deux aiguilles à tricoter plantées dans la poitrine. Je l'ai tué pour me défendre des coups qu'il me portait. Depuis longtemps déjà, **Léopold** me traitait comme une moins que rien. Il me battait pour la moindre des raisons. Quand le dîner ne lui convenait pas. Dès que j'avais mes règles car cela signifiait que nous n'arrivions pas à avoir d'enfants. Il se plaignait même de son linge ! Alors que Dieu sait que je suis douée pour la blanchisserie et le repassage. Mes clients ne se sont jamais plaints de mon travail. Seul mon mari s'en plaignait.

Ce soir-là, n'en pouvant plus, j'avais quitté notre maison d'Étretat et m'étais réfugiée dans la Pension Saint-Sauveur, sur la falaise. Je connaissais bien la tenancière, **madame Germaine Pillon**, qui me confiait toujours le linge de ses pensionnaires. Elle m'accueillit le plus gentiment du monde, me proposant même de payer ma chambre plus tard, quand tout irait mieux. Seulement voilà... Léopold a débarqué pendant la nuit. Madame Pillon et ses pensionnaires ont bien essayé de s'interposer, mais je leur ai dit que ce n'étaient pas leurs affaires et j'ai fait monter Léopold dans ma chambre pour qu'on s'explique. Il m'a frappée encore. Je me suis défendue comme j'ai pu. Et sans vraiment le vouloir, je lui ai planté deux aiguilles à tricoter dans le corps.

J'étais effondrée, incapable d'ouvrir à madame Pillon qui demandait ce qui se passait. Elle a ouvert la porte avec son passe. Ses pensionnaires m'ont portée dans une autre chambre et elle m'a donné une de ses tisanes miraculeuses. Je me suis endormie. À mon réveil, ils me réservaient une surprise qui devait m'éviter d'être jugée pour le meurtre que j'avais commis, le meurtre de mon mari, un crime passible de la peine de mort. Ils me proposèrent de ne rien dire de ce qui s'était passé pendant la nuit, et de faire disparaître le corps de Léopold. J'étais tellement abattue, sans volonté, que je me laissais guider. **Monsieur Bernard**, le fils de madame Pillon, s'occupa du cadavre – je crois qu'il l'a jeté du haut de la falaise – et moi, je rentrai chez moi comme si de rien n'était. Dans l'après-midi, j'allai au commissariat en leur expliquant la situation : j'avais passé la nuit dans la pension de madame Pillon après une dispute avec mon mari et j'étais rentrée le lendemain, rongée par le remords, pour trouver notre maison vide.

Les gendarmes ont enquêté. Ils ont interrogé madame Pillon et ses pensionnaires. Aucun n'a parlé. Plus tard, on a retrouvé le vélo de Léopold à quinze kilomètres de là, au pied de la falaise, dans la direction opposée de la pension – monsieur Bernard avait dû l'y apporter. Les conclusions de l'enquête furent que Léopold était parti me chercher dans la nuit et était tombé du haut de la falaise. Encore aujourd'hui, lorsque **le sergent Boitard** s'arrête pour boire une petite gnôle à la pension, il me plaint d'avoir perdu mon mari dans un accident tellement triste et idiot. S'il savait...

J'ai liquidé la maison pour rembourser les dettes de Léopold. Je ne me voyais pas vivre toute seule dans la maison de mon mariage. Et je me suis installée dans la pension de madame Pillon. J'occupe la **chambre 10**. Le loyer est de **180 francs par mois**, en pension complète. Je me charge aussi de toute la blanchisserie. Je dois tellement à madame Pillon que je n'ai jamais osé lui réclamer de l'argent pour mon travail.

Un mois plus tard, le 23 février 1932, un deuxième cadavre vint joncher les lits de la pension. C'est **André Pinson** le meurtrier. Nous avons découvert ce jour-là qu'il était un truand de la pire espèce !

Monsieur Pinson était présent lorsque j'ai tué Léopold. Il avait accepté de se taire pour me protéger. Il vivait à la pension depuis plusieurs mois, et nous savons maintenant que c'était pour se mettre au vert. Il en était parti fin janvier et ce 23 février 1932, il était revenu avec un de ses amis. Du moins le croyait-on. La nuit, nous avons entendu un grand cri venant de la chambre de monsieur Pinson et nous nous sommes réunis devant sa porte pour lui demander si tout allait bien. Il ouvrit la porte avec flegme. Derrière lui, nous avons vu le cadavre de son ami. Il l'avait littéralement égorgé et beaucoup de sang coulait de sa gorge.

Monsieur Pinson nettoyait nonchalamment son rasoir ensanglanté avec un mouchoir. Devant la stupéfaction générale, il dit qu'il était désolé du dérangement et qu'il paierait les dégâts.

Madame Pillon demanda combien il comptait lui donner. Et monsieur Pinson s'expliqua. Il appartient à un syndicat du crime parisien. Le jour de la mort de Léopold, il était en planque à la pension pour se faire oublier. Depuis, il était rentré à Paris et avait repris du service. Il avait choisi un jour où seuls les pensionnaires permanents de la pension étaient là pour commettre son forfait. Il nous proposait maintenant un marché intéressant, un marché inspiré du meurtre de mon mari. Grâce à ses connaissances, il pouvait trouver des candidats au meurtre, des gens qui rêvent de se débarrasser de leur meilleur ennemi, discrètement et sans risques. Son idée était de les mener jusqu'à la pension et de les y faire disparaître. Il nous proposa de partager les bénéfices. En gage de confiance, il nous offrait déjà une partie du contrat qu'il venait de réaliser : il ouvrit une mallette bourrée de billets. Je ne saurais dire pour combien il y avait mais bien plus que je n'en avais jamais vu.

Nous avons passé la nuit à discuter du marché. Madame Pillon déclara la première qu'elle souhaitait accepter cette manne inattendue. **Édouard Lefèvre** le comptable et **Albert Duchemin** l'écrivain avaient l'air tenté également, sans doute par cet argent. **Margaret Owen** avait besoin de quelque chose d'excitant pour tromper l'ennui de son veuvage. Seul **Firmin Taupier**, l'artiste peintre, y trouva à redire, mais ils le convainquirent finalement. Pour ma part, je leur dis que, puisqu'ils m'avaient sauvée de la guillotine, j'accepterais leur décision telle qu'elle soit. Finalement, ils décidèrent d'accepter la petite affaire – comme ils se plaisent encore à l'appeler – que proposait André Pinson. Il y eut des discussions auxquelles je n'ai pas participé, à propos de la répartition d'argent.

Aujourd'hui, je regrette de ne pas m'être prononcée contre cet odieux marché. J'aurais du me dresser contre cette ignominie mais je n'en ai pas eu le courage.

Les fantômes ne cessent de me reprocher ma couardise. Le premier que j'ai vu, c'est Léopold. Il sortait de la chambre 3. Il a murmuré quelques mots, il me maudissait pour ce que j'avais fait. J'ai crié, paniqué, couru dans toute la pension mais heureusement, j'étais seule ce jour-là. Léopold est revenu plusieurs fois. Et quand j'ai aussi vu le collègue de monsieur Pinson, j'ai bien cru devenir folle. À chaque fois, les fantômes me murmuraient une courte phrase, de menace ou de malédiction. Je n'en pouvais plus...

N'ayant pas d'autre échappatoire, je suis allé trouver une vieille rebouteuse de l'arrière pays : **madame Redon**. C'est ma vieille grand-mère qui m'en a parlé. Bien entendu, je ne lui ai pas tout dit. J'ai juste parlé du fantôme de mon mari, tombé d'une falaise alors qu'il me cherchait un soir de dispute. Elle m'a écouté. Puis elle m'a expliqué que les morts violentes laissent souvent des âmes errantes qui tourmentaient ceux qu'elles considéraient responsables de leur perte. Que faire ? La vieille rebouteuse me confia qu'il y avait moyen de trouver leur pardon en leur parlant une dernière fois.

Nous fîmes toutes les deux une sorte de séance de spiritisme au terme de laquelle madame Redon m'affirma que j'étais très réceptive. Personnellement, je n'avais rien ressenti. Elle affirma que nous étions trop éloignées de l'âme de mon mari, mais que je pourrais certainement le contacter seule. Il me fallait m'approcher au mieux du lieu de sa mort, et me munir d'un objet lui ayant appartenu. Elle m'offrit aussi de l'encens pour aider à la concentration.

Je dois bien dire que je n'y croyais pas du tout et que j'étais désespérée. Mais lorsque mes fantômes vinrent me tourmenter encore, je me décidai à suivre les conseils de madame Redon. Qui sait ? Je n'avais rien à perdre. Et j'ai bien fait car, contre toute attente, cela fonctionna ! J'eus l'étrange sensation que quelqu'un prenait le contrôle de mon corps, puis parlait par ma bouche. C'était Léopold. Il me raconta comment il comprenait mon geste, comment il regrettait de m'avoir battue et comme il me pardonnait. C'est la dernière fois que je l'ai vu. Je pense qu'il a trouvé le repos.

En revanche, le rituel n'a pas fonctionné pour l'ami de Pinson, qu'il m'arrive encore d'apercevoir dans la pension. Je pense que c'est dû au fait que je n'ai pas pu récupérer d'objet lui ayant appartenu. Quand je le croise, je l'appelle « **l'éborgé** » car il garde la blessure béante sur sa gorge. Il me reproche sa mort. Il apparaît souvent **dans la chambre 4**, là où il est mort, là où André Pinson descend généralement... C'est pourquoi j'évite cette chambre autant que possible.

## **La petite affaire...**

Depuis ces deux morts violentes, plusieurs meurtres ont eu lieu à la pension et nous avons toujours touché notre part du marché. Si j'ai bien compris, la moitié du butin pour madame Pillon et monsieur Bernard. L'autre moitié à se partager entre les pensionnaires : monsieur Duchemin, monsieur Lefèvre, madame Owen, monsieur Taupier et moi-même. **5000 francs** par meurtre. Une sacrée somme ! Mais bien mal gagnée ! Je n'avais jamais vu autant d'argent. Mais que vais-je en faire ? Pour l'instant, je l'épargne. Monsieur Lefèvre, comptable de son état, m'aide à le placer dans une banque. Je l'utiliserai un jour pour partir d'ici et vivre enfin une vie tranquille. Ou bien je le donnerai car « bien mal acquis ne profite jamais. »

À chaque fois, l'un d'entre nous doit participer à l'exécution avec monsieur Pinson et monsieur Bernard. Ce dernier ne risque pas de parler puisqu'il est muet et un peu simple d'esprit. Les autres doivent rester les plus discrets possible et finalement, nous ne savons pas grand-chose des victimes ni des meurtriers. Monsieur Pinson a insisté pour que nous en sachions le moins possible, pour que l'affaire soit la plus sûre possible. Il n'habite plus qu'épisodiquement sa chambre 4. Il vient quelques jours avant une petite affaire afin d'organiser tout, de choisir son complice et de se mettre d'accord avec lui. Puis il ne revient que pour les soirs de meurtre. À chaque fois, je passe une nuit atroce à me ronger les sangs, à culpabiliser car un innocent est tué dans la maison par ma faute. Heureusement, monsieur Pinson ne me demande pas de participer aux assassinats sous prétexte que j'ai en fait initié la série. Il ne cesse d'ailleurs de me le rappeler, ce cruel malfaiteur...

📅 **28 mai 1932.** Monsieur Duchemin se propose spontanément pour aider monsieur Pinson. La victime est un homme qui parle une langue étrangère. Je le sais car on l'entend crier dans la nuit. Le lendemain, on me donne à nettoyer un drap plein de sang. Je ne savais pas qu'un corps en contenait autant. Quelle horreur ! Mais je suis bien incapable de laver ce drap, alors je le cache dans la lingerie, tout au fond du bac à linge sale que je suis la seule à vider. Quelques jours plus tard, le fantôme vient me harceler. Le rituel ne fonctionne pas, je n'ai pas d'objet personnel de l'étranger... Avec dégoût, je ressors le drap et j'essaye le rituel en me concentrant sur lui. Ça marche, l'homme parle par ma bouche dans sa propre langue. Je crois deviner que lui aussi me pardonne, mais qu'il ne pardonnera jamais à Pinson, dont il ne cesse de répéter le nom. Depuis le rituel, je n'ai pas revu ce fantôme, mais je n'ai pas réussi à laver le drap et il est toujours au fond du bac à linge.

📅 **15 juin 1932.** Monsieur Pinson impose à la pension d'accueillir **Constance Lisieux**, une ancienne prostituée qui servira de rabat-teuse pour les futurs clients. Je n'aime pas cette femme de mauvaise vie. Comment madame Pillon peut-elle tolérer qu'une putain vive sous son toit ?

📅 **26 juillet 1932.** Monsieur Duchemin se propose encore durant la réunion préparatoire, mais madame Pillon prétend qu'il faut changer et qu'elle saura bien mieux s'y prendre que monsieur Duchemin qui a fait une vraie boucherie la fois précédente. Je ne dis rien mais je suis d'accord avec notre logeuse, le souvenir des draps tachés de sang bien présent à mon esprit. Monsieur Pinson accepte. Madame Lisieux nous ramène un homme de la haute, visiblement très riche. Le lendemain, nous partageons l'argent sans que je n'aie aucune idée de ce qui s'est passé dans la nuit. Quelques jours plus tard, le fantôme se montre à moi. Et cette fois, impossible de trouver d'objet personnel. Il me harcèle, ne cessant de me tourner autour, mimant un couteau passant sous sa gorge, murmurant que c'est de ma faute s'il est mort et que je devrai payer un jour... Mes crises de nerfs sont de plus en plus fréquentes. J'essaie de les cacher tant bien que mal. Je me sens tellement coupable de tous ces meurtres ! Je me demande comment font les autres pour garder une telle prestance alors que les pires atrocités se déroulent sous ce toit. N'en pouvant plus, je tente de mettre fin à mes jours en me pendant dans la lingerie, mais madame Owen surgit au dernier moment et m'empêche de commettre l'irréparable. Elle me réconforte alors que je pleure dans ses bras. Elle me dit que j'ai encore beaucoup de choses à vivre et qu'il ne faut pas baisser les bras. Qu'elle aussi, elle a eu des moments de désespoir après la disparition de son mari **Rupert** mais qu'elle a repris le dessus. Elle me montre des photos de lui et nous parlons longuement. Elle réussit à me rassurer... Ça n'allait vraiment pas bien et je lui suis aujourd'hui reconnaissante de m'avoir sauvée. Je crois qu'elle n'a rien dit aux autres pensionnaires... Aujourd'hui encore, je croise régulièrement le fantôme. Je l'appelle « **le baron** » tant sa mise est élégante. Il s'est calmé. Il reste toujours très triste, et j'ai l'impression qu'il m'implore de tout faire pour que la petite affaire cesse.

🔗 **19 septembre 1932.** Une nouvelle pensionnaire est arrivée. Il s'agit d'**Émilie**, une des petites filles de madame Pillon. Ses parents viennent de mourir de la grippe espagnole. Elle ne devra rien savoir de la petite affaire, et monsieur Bernard lui construit une chambre dans une cabane dans le jardin. Madame Pillon et monsieur Pinson ont une dispute à son sujet, mais quand madame Pillon menace de tout arrêter, monsieur Pinson accepte la petite. Moi, je l'aime bien cette petite. Son innocence m'aide à tenir le coup, pour la protéger peut-être.

🔗 **22 novembre 1932.** J'avais espéré que la petite affaire s'était arrêtée, peut-être grâce à l'arrivée d'Émilie. Cette fois, c'est madame Owen qui se propose de tuer la victime, avec un revolver qu'elle possède. Pour la première fois, la victime est une femme, jeune, modeste qui est arrivée à la pension avec un grand sourire. Elle a l'air enceinte. Je ne supporte pas l'idée qu'elle meurt, que son fantôme revienne me hanter. Je prétexte un rhume et lui empreinte un mouchoir que je ne lui rends pas. Ça servira pour le rituel. Je me dégoûte de penser comme cela, mais ai-je le choix ? Comment madame Owen qui m'a sauvée de la mort peut-elle accomplir un tel meurtre ? Sur une jeune femme aussi simple ? C'est horrible ! Je passe une nuit affreuse. Lorsque trois coups de feu retentissent dans la pension, je fais une crise de nerfs, que je crois être passée inaperçue. Le lendemain, on me donne une couverture à laver, légèrement tâchée du sang de la victime. Beaucoup moins impressionnante que les draps de l'autre fois. Je parviens à la laver, en pleurant... Le fantôme de la jeune femme ne tarde pas et je pratique le rituel. Elle me confit qu'elle a été accidentellement engrossée par son petit ami, qui n'est autre que monsieur Pinson ! Le truand ne voulant ni famille ni enfant, il a décidé de se débarrasser d'elle. Mon dieu, il a utilisé la petite affaire pour régler ses histoires personnelles. La pauvre petite me pardonne, mais moi, je n'y arrive pas.

🔗 **4 février 1933.** Une nouvelle victime rabattue par Constance. Cette fois, il y a une innovation : le commanditaire est présent. Nous le croisons le lendemain du meurtre, un homme élégant avec un fort accent russe. Deux pensionnaires n'avaient pas encore participé : Édouard Lefèvre et Firmin Taupier. Aucun n'a très envie d'exécuter. À la réunion préparatoire, monsieur Pinson demande à monsieur Taupier de mettre la main à la pâte. Il refuse, souhaitant « passer son tour ». Ils se disputent, mais finalement monsieur Lefèvre se propose. Il demande son revolver à madame Owen qui le lui refuse. Finalement, j'entends quand même un coup de feu dans la nuit. Et comme pour le meurtre précédent, je dois nettoyer une couverture... Je n'ai pas vu la victime, je n'ai rien lui appartenant. Mais j'essaye mon rituel avec cette couverture avant de la laver. Ça marche, je ne vois le fantôme qu'une seule fois. Il ressemble beaucoup au commanditaire et j'imagine que c'est son frère. Je ne comprends rien à ce qu'il me dit, mais j'ai l'impression qu'il ne me pardonne pas.

🔗 **Précisions sur le déroulement d'une affaire.** Monsieur Pinson fait généralement une visite préparatoire pendant laquelle nous décidons de qui sera l'exécutant. Les victimes arrivent par divers moyens : seul, avec Constance, avec monsieur Pinson, ça dépend. Ils s'installent dans **la chambre 3**. Le soir de l'affaire, madame Pillon ferme la pension à clef à 21h, un peu plus tôt que d'habitude. Monsieur Pinson entre à la pension après ce couvre-feu. Il arrive généralement à la gare de Fécamp et Bernard va le chercher en automobile. Monsieur Pinson invite l'exécutant à boire un verre dans sa chambre, **la numéro 4**, pour régler les derniers détails. Les autres pensionnaires doivent impérativement rester dans leur chambre toute la nuit. Bernard assiste toujours monsieur Pinson et l'exécutant, et c'est lui qui se débarrasse des corps. Le lendemain matin, nous préparons un petit déjeuner spécial, avant l'aube. Sept couverts sont mis, six d'entre eux pour les habitués de la pension (Albert, Constance, Édouard, Firmin, Margaret et moi) le septième pour Pinson. Madame Pillon et Bernard restent debout. Mademoiselle Émilie n'est bien entendu pas là. Monsieur Pinson ouvre une mallette. Monsieur Lefèvre vérifie qu'elle contient bien **50 000 francs** et partage l'argent (**25 000** pour les Pillon, **5 000** pour les permanents, rien pour Constance que monsieur Pinson doit payer séparément pour le rabattage.) Chacun remonte se coucher pendant que madame Pillon et moi rangeons le petit déjeuner. Madame Pillon fait également disparaître la page du registre qui porte le nom de la victime. Quand mademoiselle Émilie entre à la pension, tout ressemble à un matin ordinaire...

## **La soirée**

Nous sommes le 7 avril 1933. Ce soir, un septième meurtre aura lieu dans la pension. C'est nécessairement monsieur Taupier qui devra porter main-forte à monsieur Pinson. Lors de la réunion préparatoire, il ne pipa mot lorsque monsieur Pinson le lui rappela.

Mais j'ai décidé d'essayer d'empêcher ce meurtre. Je n'en peux plus. Cela fait des jours que j'y songe. Je ne sais comment je vais procéder mais je ne peux plus vivre comme cela. Il faut que cette petite affaire cesse ! Peut-être même que l'égorgé et le baron trouveront le repos si tout s'arrête.

Hier, la victime est arrivée avec Constance. Il s'agit encore d'un monsieur élégant. On a entendu leurs ébats une bonne partie de la nuit. Aujourd'hui, ils se sont promenés tous les deux sur les falaises et j'ai fait leur chambre. J'en ai profité pour glisser dans le peignoir de monsieur un petit mot : « **Fuyez, vous êtes en danger de mort !** » J'espère qu'il comprendra et que cela suffira. J'ai aussi récupéré une paire de boutons de manchettes, au cas où le meurtre aurait lieu et où le fantôme me harcèle.

C'est le soir. Comme tous les soirs de petite affaire, madame Pillon et moi mettons la table pour le partage de l'argent (un bol et nos ronds de serviette pour chacun des six pensionnaires, un bol pour Pinson.) Puis je monte dans ma chambre. Tout le monde est silencieux. Je m'enferme. J'ai peur. Vers 22h, j'entends une automobile entrer dans la cour de la pension. Je regarde par la fenêtre de ma chambre. Il fait sombre. Mais j'arrive à voir la silhouette de monsieur Pinson. Il est accompagné. Je n'arrive pas bien à distinguer, mais je crois bien voir une robe, et un ventre arrondi, comme s'il s'agissait d'une femme enceinte, comme celle de l'autre jour. Sûrement une autre victime de Pinson... L'autre m'avait dit que Pinson couchait avec plein de filles et qu'il ne les respectait pas. Il faut que je l'aide aussi ! Mais je ne peux rien faire pour l'instant. J'attends. J'entends des bruits dans le couloir. C'est feutré. J'ai peur. Peur que la victime n'ait pas trouvé mon message. J'ai peur qu'elle ne l'ait pas pris au sérieux et qu'elle ne se soit pas enfuie. Tout semble calme. Trop calme...

Mais peut-être que... Si, il y a du remue-ménage. Des gens marchent dans le couloir. Des bruits de voix étouffés. Cela ne se passe pas comme d'habitude. Mon cœur bat la chamade. Et soudain, on frappe à ma porte. J'ouvre en tremblant. C'est monsieur Bernard. Il a l'air paniqué et me fait signe de descendre... Je ferme ma porte, et je le suis...

## **Ce que je pense de...**

🔪 **Madame Pillon<sup>1</sup> (Germaine)** : « Notre logeuse. Je lui dois beaucoup. Sans elle, je serais peut-être morte guillotinée. Mais que son aide pèse sur mon cœur aujourd'hui que tant de gens sont morts. »

🔪 **Monsieur Bernard (Pillon)** : « C'est le fils de madame Pillon. Il est muet et un peu simple. C'est l'homme à tout faire de la maison. »

🔪 **Mademoiselle Émilie (Pillon)** : « La petite fille que madame Pillon a recueillie. Elle est gentille comme tout. L'innocence même. Je me dois de la protéger. »

🔪 **Monsieur Pinson (André)** : « L'auteur de la petite affaire. Un criminel de la pire espèce. Il ne perd pas une occasion d'essayer de m'effrayer. Sa seule présence suffit à me faire perdre mes moyens. »

🔪 **Monsieur Duchemin (Albert)** : « Un écrivain vivant depuis longtemps à la pension. Je n'ai que peu de relations avec lui. Je crois qu'il vit assez mal la petite affaire, car il s'isole toujours quelques jours après un meurtre. »

🔪 **Monsieur Lefèvre (Édouard)** : « Le premier client permanent de la Pension Saint-Sauveur. Il vit chez madame Pillon depuis près de neuf ans ! C'est un homme bien élevé. Comme je n'y connais rien, c'est lui qui a placé mon argent à la banque. »

---

<sup>1</sup> La dénomination que j'utilise habituellement, suivie, entre parenthèses, du reste du nom complet. Je les vouvoie tous.

🔪 **Margaret (Owen)** : « Comment cette dame, qui a été si douce et si gentille avec moi lorsque j'ai tenté de mettre fin à mes jours, a-t-elle été capable de tuer quelqu'un de sang froid ? »

🔪 **Monsieur Taupier (Firmin)** : « Un peintre. Un pensionnaire depuis longtemps aussi. Il ne semble pas avoir la carrure pour assumer l'acte qu'il doit faire ce soir. »

🔪 **Madame (Constance Lisieux)** : « Qui eut cru qu'il puisse y avoir une fille de joie sous le toit de madame Pillon ? Une catin. Vulgaire et prétentieuse. Je m'en tiens résolument à l'écart. Attention, pendant les petites affaires, elle utilise souvent une fausse identité. Monsieur Pinson nous a mis en garde, nous devons l'appeler madame... »

🔪 **Monsieur (Henri de Lagrange)** : « La victime de ce soir. Un homme de la haute. J'espère qu'il a réussi à fuir... »

🔪 **La silhouette dans la nuit** : « Quelqu'un est venu avec monsieur Pinson à la pension ce soir... Une femme enceinte. Sûrement une autre victime. Elle aussi, il faut que je la prévienne... »

### **Ce que je suis...**

🔪 **Madeline Bazin**. Madeleine est mon vrai prénom, mais tout le monde m'appelle Louise. C'est Léopold qui détestait Madeleine, et il avait pris l'habitude de m'appeler par mon deuxième prénom. C'est resté. À la pension, seuls mon rond de serviette et les registres portent mon véritable prénom.

🔪 Triste, je ne souris jamais plus. Dépressive, anxieuse et sujette aux crises de nerfs.

🔪 Maladivement effrayée par André Pinson. Sa présence me glace le sang. Il en joue avec moi.

🔪 Sous l'autorité de madame Pillon. Je fais ce qu'elle me dit car elle m'a protégée.

🔪 Surprise que les autres pensionnaires et les Pillon se prennent à ce jeu morbide, mais je leur dois ma liberté et ne ferai rien contre eux.

🔪 Protectrice envers Émilie. La petite doit rester en dehors de tout cela.

### **Ce que je veux...**

🔪 Que la petite affaire cesse sans incriminer madame Pillon et les autres pensionnaires.

🔪 Trouver un moyen de se débarrasser de monsieur Pinson.

🔪 Si Henri de Lagrange n'a pas vu ou pris au sérieux mon mot, je me dois de trouver un autre moyen discret pour le prévenir. Comment faire ?

🔪 Prévenir la femme enceinte et l'aider à s'échapper. Je ne supporte pas l'idée qu'elle finisse comme l'autre.

🔪 Exorciser tous les fantômes de la pension (l'éborgné, le baron, et pourvu que monsieur de Lagrange ne s'ajoute pas à la liste).

### **Ce que je porte...**

Faisant les cent pas tous les soirs d'un meurtre, je ne m'étais pas encore couchée. À mon habitude, je porte une robe stricte et pudique.

### **Où se trouvent...**

🔪 La clef de ma chambre, la numéro 10, est sur moi.

🔪 Dans mon armoire, j'ai gardé le mouchoir de la fille enceinte, brodé aux initiales T.B.

🔪 Dans ma table de nuit, les boutons de manchettes de monsieur de Lagrange.

🔮 Mon encens est dans la table de nuit.

🔮 Dans la lingerie, il y a toujours le drap tâché de sang, au fond d'un bac à linge.

🔮 J'ai laissé un mot d'avertissement dans le peignoir de la victime : « Fuyez, vous êtes en danger de mort ! » J'espère qu'il l'a trouvé. Joueuse, **tu dois réaliser ce mot et le donner à l'organisateur avant la partie !**

### **Ce que je sais faire...**

🔮 **Me bagarrer (0) ?** Non, je n'ai plus levé la main sur quiconque depuis Léopold...

🔮 **Voir les fantômes :** Je vois régulièrement les fantômes des victimes de la petite affaire. Ils apparaissent n'importe où, et semblent ne pas se montrer aux autres pensionnaires. C'est comme s'ils se jouaient d'eux, apparaissant lors d'une discussion derrière mon interlocuteur par exemple... En général, ils murmurent une courte phrase de malédiction ou de menace avant de disparaître. Joueuse : techniquement, tu devras disposer d'un téléphone portable sur mode vibreur caché dans tes vêtements (si quelqu'un le découvrirait, dis qu'il est hors-jeu.) Quand tu sentiras une vibration, cela signifiera que, où que tu te trouves, tu viens de voir un fantôme... Tu devras jouer la surprise, la peur ou la fuite selon ton humeur du moment. Si l'organisateur est proche de toi, il pourra te donner l'identité du fantôme. Sinon, le fantôme est pour l'instant flou et tu ne le reconnais pas. Dès que tu pourras t'isoler (aux toilettes par exemple) regarde ton portable, tu y trouveras le message qu'a murmuré le fantôme avant de disparaître. Si des joueurs t'empêchaient de t'isoler, cela signifierait que le fantôme reste et attend que vous soyez seuls. Si le cœur t'en dis, tu peux le jouer : « Là, un fantôme ! » et faire une crise de nerfs. Il est vraisemblable qu'on ne te croit pas... Attention, tu ne dois pas sortir ton portable devant un autre joueur !

🔮 **Apaiser les morts :** Je sais rendre le repos aux âmes errantes. En m'agenouillant sur le lieu de leur mort, un objet leur ayant appartenu en main, je sais entrer en contact avec les fantômes, aidée en cela par les vapeurs d'encens (**que la joueuse devra apporter et fournir à l'organisateur**). Au bout de longues minutes de concentration, le fantôme se glisse dans mon corps et peut ainsi dialoguer par ma bouche, y compris avec moi. Attention, habituellement je le fais quand peu de gens sont à la pension. Si je devais le faire cette nuit, on me surprendra peut-être. Mais peu importe, les morts méritent le repos ! Joueuse, concrètement, tu devras signaler à un organisateur que tu veux tenter d'apaiser un mort et des dispositions que tu as prise (lieu et objet). Il t'informera du résultat.

### **Ce que je dis souvent...**

🔮 (pour moi-même) : Je n'en peux plus. Il faut que cela cesse.

🔮 Je ferai comme vous voudrez madame Pillon.

🔮 Je ne comprends pas les clients de cette pension...

🔮 Dieu ait pitié de nous !